

Séance publique du 6 novembre 2017

Rodolphe Töpffer : Voyages en Zigzag entre Nouvelles, Romans et Bandes Dessinées

Jean-Paul LEGROS

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

Suisse, Genève, XIX^e siècle, peintres genevois, François Diday, Alexandre Calame, Adam Töpffer, Rodolphe Töpffer, Monsieur Vieux-Bois, Cham

RÉSUMÉ

Rodolphe Töpffer est un artiste Suisse de renom mais peu connu en France sauf, peut-être, par ses voyages en zigzag dans les Alpes. Mais il a écrit aussi des romans et des nouvelles. Les spécialistes disent qu'il a inventé la bande dessinée.

Pour lire la conférence sous forme de montage diapo sonorisé, cliquer [ici](#)

Introduction

En France, Rodolphe Töpffer est mal connu. Mais dans sa patrie, la Suisse, il a laissé de nombreux souvenirs. Son buste est sur une place de Genève. Dans cette ville, qui décerne chaque année un prix Töpffer de la bande dessinée, il existe un théâtre Rodolphe Töpffer, un lycée privé Töpffer et bien sûr une rue du même nom. Nous allons examiner cet homme et son œuvre.

Sa vie sera d'abord présentée, son apport à la peinture ensuite, ses romans et ses nouvelles en troisième lieu, puis ses dessins humoristiques. Enfin nous terminerons par ses voyages dans les Alpes. Ce n'est pas un plan génial car il consiste à passer son œuvre en revue, livre après livre. Mais, devant une boîte de chocolats, il y a deux attitudes possibles : disserter savamment sur leurs qualités ou les goûter à la file et sans retenue. C'est la seconde méthode qui est ici choisie. On ne suivra pas l'ordre chronologique dicté par la vie de Töpffer car il faisait tout au même moment pour ne pas dire en même temps. Par ailleurs, comme il fut directeur d'une institution d'enseignement, il se demanda longtemps s'il était convenable pour lui de publier des romans et des histoires drôles. En conséquence, il y a parfois une décennie ou plus entre l'écriture d'un texte et sa communication au grand public. La datation de ses différentes productions est donc malaisée.

Cette conférence s'appuie en particulier sur les références suivantes : deux biographies [BLONDEL et MIRABEAU, 1886 - RELAVE, 1899], des préfaces dans des romans [LA RIVE (de), 1841 - SAINTE-BEUVE, 1846 - AUBERT, 1858], la correspondance de Töpffer conservée par la famille puis publiée [DROIN, 2004], des travaux universitaires sur la bande dessinée au XIX^e siècle [FILLIOT, 2011 - CLAUDE, 2015], des sites web « Töpfferiana » et « BDzoom.com » dévolus à ces questions, enfin et bien sûr, la lecture des nombreux ouvrages de l'auteur.

Töpffer a un beau style d'écriture. Des centaines et des centaines de phrases pourraient être retenues au titre de citations si bien que choisir judicieusement des extraits est difficile. Pour le moins cela laisse le goût amer d'une sélection terriblement partielle et sans doute partiale. Heureusement, la plupart de ses œuvres ont été numérisées par la BNF et sont donc facilement accessibles. Il faut aussi consulter la BNR (Bibliothèque Numérique Romande).

1. Vie de Rodolphe Töpffer

Le grand père de Rodolphe était un ouvrier allemand des plus modestes, tailleur d'habits, immigré en Suisse en 1764.

Le père de Rodolphe, Adam Töpffer (1766-1847), fut d'abord ouvrier graveur sur métal dans une horlogerie, puis graveur en taille-douce, puis aquarelliste, enfin artiste peintre à l'âge de 35 ans. Il peignait de superbes scènes de genre, bien dans le style du XVIII^e siècle. Il a vendu des œuvres dans toute l'Europe. Dans les salles spécialisées le moindre de ses dessins vaut actuellement 4 000 euros et ses toiles majeures jusqu'à 400 000 €. L'impératrice Joséphine lui acheta un tableau : « Noce villageoise ».

En outre, il était caricaturiste. D'esprit très progressiste, il moquait les conservateurs. Sa sortie du temple montre des bourgeois qui n'ont pas un regard pour un mendiant.

Adam était un autodidacte cultivé. Sa conversation avait, paraît-il, du piquant. Il séjourna à Paris en 1807. Là, il eut des contacts avec différents marchands d'art et se lia avec le peintre Horace Vernet. Mais la vie mondaine ne l'intéressa pas ; il préféra rentrer en Suisse. Par la suite, le modeste atelier de Genève servit de salon où Adam Töpffer recevait la bourgeoisie locale.

Son fils Rodolphe naît à Genève le 31 janvier 1799. En famille, on l'appelle Adolphe. Il a hérité les talents de dessinateur de son père et est à bonne école. Il rêve aussi d'être peintre. En plus, il accompagne son père dans des excursions faites dans la campagne autour de Genève pour trouver des sujets de tableaux. Alors il dessine et cela lui plait. Mais Adam cherche plutôt à le dissuader de devenir peintre. En voyage à Londres, il écrit à son fils : « *Mon voyage ici m'a fait connaître trois choses : la première c'est qu'il faut étudier ; la seconde qu'il faut étudier et la troisième qu'il faut étudier* ». C'était bien là une parole d'autodidacte qui a souffert de son manque initial d'instruction.

Faire des études est d'autant plus indispensable pour Rodolphe que sa vocation de peintre risque d'être compromise. Il y voit mal ! Il craint la lumière vive, voit passer des filaments devant ses yeux, et fatigue sa vue anormalement vite. Il gagne Paris (1819-1820) pour consulter des spécialistes. Sans succès. Il en profite pour étudier, à la mode du temps, c'est-à-dire en choisissant comme il l'entend des cours et conférences donnés au public par des personnalités. Il va à l'Institut, écoute Biot, Arago, Thénard, Laplace. En réalité, les lettres classiques et le grec l'attirent principalement. De Paris, il écrit à son père, et lui parle des enseignants qu'il s'est choisis. On voit se forger une personnalité faite de vive intelligence, d'humour, ayant du recul sur ce qu'il entend, n'hésitant pas à rire des trop belles phrases bien enrobées qu'on débite du haut de quelques chaires célèbres. Rodolphe c'est cela : sens aigu de l'observation et du détail, humour sans limite autre que le refus de la méchanceté.

Rentré à Genève, il est attristé, il comprend que peindre lui est refusé. Il entre alors comme maître d'école dans la pension dirigée par le pasteur Heyer (1823-1824). Peut-être pourrait-il lui succéder et acquérir ainsi une position digne de ses capacités ?

Mais la chose ne se fait pas car le pasteur a un fils qui prend la suite. À l'époque, les écoles privées de Suisse ont excellente réputation. On inscrit ses enfants chez le Père Grégoire Girard, à Fribourg. Il invente le tutorat des petits élèves par les grands. On les éduque aussi dans la pension Pestalozzi à Yverdon, où les élèves doivent apprendre par eux-mêmes et poser des questions s'ils ne comprennent pas. Et ils sont notés, chose étrange pour l'époque. On envoie aussi ses petits à l'école d'agriculture d'Hofwyl fondée par von Fellenberg. Elle sera l'un des modèles de l'enseignement agronomique français, installé plus tard.

Pour vivre, Rodolphe donne aussi des leçons de grec. C'est peut-être comme cela qu'il a rencontré Mademoiselle Anne-Françoise Moulinié même si un biographe dit qu'elle est l'amie de sa sœur. Toujours est-il que la jeune fille est séduite par son sérieux, sa culture, sa vive intelligence, son esprit brillant et joyeux. En novembre 1823, les jeunes gens se marient et cela fera un excellent ménage. Ils auront quatre enfants. Le portrait de la jeune femme a été réalisé par un ami d'Adam Töpffer, Firmin Massot, un des meilleurs portraitistes de l'époque. Il peignit aussi l'impératrice Joséphine, Madame de Staël, et quelques 250 autres personnalités et bien sûr Rodolphe.... et le grand père, Adam Töpffer, peindra un peu plus tard ses petits-enfants.

La confortable dot de la mariée tombe à pic. Rodolphe peut acheter, en 1824, une pension dont il devient le directeur au 14 de la promenade Saint-Antoine de Genève. C'est un beau bâtiment dans un quartier chic. Il permet d'installer au rez-de-chaussée des salles de cours et une salle d'étude, au premier la salle à manger pour les élèves et le bureau du directeur, au troisième étage les appartements privés et, encore au-dessus, les chambres des élèves. Il engage deux ou trois professeurs. Compte tenu du contexte suisse de l'époque, de la bonne réputation des Töpffer et aussi de l'ouvrage que Rodolphe vient opportunément de publier pour se doter d'une stature d'enseignant (une traduction des Harangues de Démosthène), le succès de la pension est immédiat. Les élèves affluent de toute l'Europe. Les 40 places disponibles sont prises.

Pendant les travaux en salle d'étude, le directeur surveillera son petit monde tout en faisant autre chose. Dans ce contexte, il va écrire des nouvelles, des romans et des histoires accompagnés de dessins qu'il réalise lui-même. Et il perfectionne un procédé d'édition pour multiplier facilement ses œuvres avant que sa réputation lui ouvre la porte des grands éditeurs. Cela va durer 20 ans. Il s'absorbe tellement dans sa tâche qu'il sort un jour précipitamment de la salle d'étude pour que les élèves ne le voient pas pleurer. Il écrivait alors la fin tragique d'une de ses héroïnes.

Un important trait de caractère de Töpffer est la place qu'il accorde à l'amitié. Ils sont quatre du même âge et qui ne se quittent guère. Ils se sont rendus ensemble à Paris pour faire des études, sont revenus en même temps s'établir à Genève, et se réunissent une fois par semaine, le mardi, pour souper de concert. Citons tout d'abord David-François Munier (1798-1872), théologien et pasteur, confident de Rodolphe. Il est une figure de Genève car à la fois professeur, journaliste, chapelain des prisons, etc. Dans le groupe, il y a aussi Abraham Pascalis, mathématicien et Arthur-Auguste de la Rive (1801-1873), physicien et aussi associé étranger de l'Académie des sciences de Paris. Ces trois amis de Töpffer, sont membres de l'académie de Genève. Il s'agit en fait d'une université poly-thématique et à peu près privée. Ils aideront leur ami Rodolphe à y devenir professeur en 1832. On va créer pour lui une chaire académique qui s'intitule : « *Belles lettres et rhétorique générale* ». Töpffer s'y sentira mal à l'aise. Ce n'était pas sa vocation. Il détestait la part administrative de la tâche, y compris faire passer les examens aux étudiants. Et les étudiants, victimes de ses remarques ironiques, ne l'aimaient pas toujours. Dans le cercle restreint des amis de Töpffer, il faut

mentionner aussi Jean-François-André Duval (1776-1854). Il a épousé Ninette, la sœur de Rodolphe. Duval fils succéda à son propre père comme joaillier de la cour impériale de Russie. C'est chez ce riche collectionneur, mécène et peintre amateur, qu'ont lieu les soupers du mardi, y compris quand Duval doit abandonner ses amis pour prendre un poste de consul à Saint-Pétersbourg. Le fils de Ninette et de Duval, donc neveu de Töpffer, Louis-Etienne Duval (1824-1914), sera peintre. En résumé, l'ascension sociale de son père, sa femme, ses amis, inscrivent Rodolphe dans le cadre de la haute bourgeoisie protestante de Genève.

Pendant près d'une décennie, Munier, Pascalis, La Rive et aussi Töpffer auront la haute main sur les affaires de l'académie de Genève. Concrètement, ils piloteront l'enseignement, la recherche et influenceront l'opinion en ville.

Tous sont conservateurs comme Töpffer qui écrit : « Quelle vaste carrière n'aura pas ce principe d'égalité... admis comme le droit, le devoir, la fureur de s'égaliser à plus élevé que soi ! »

Töpffer fait aussi de la politique. Rappelons quelques éléments du contexte. Au XVIII^e siècle, la Suisse est une sorte de république, dirigée par des protestants, agitée de quelques sursauts mais très prospère (imprimerie, horlogerie). En 1798, éclate la révolution Vaudoise suivie de l'entrée du Général Brune en Suisse. Le canton de Genève est rattaché à la France sous le nom de département du Léman. La défaite de l'Empire, dès 1813, libère Genève qui se proclame indépendante et se dote d'une constitution rédigée à la va-vite. Le régime ancien est restauré, en particulier le suffrage censitaire. Mais dès 1815, la raison l'emporte et Genève rejoint le reste de la confédération helvétique dont elle avait été séparée pour un temps. Dans ce contexte, en 1834, Töpffer devient membre conservateur du Parlement du canton de Genève. À l'époque les idées socio-démocrates gagnent progressivement le Parlement et la rue. En 1841, c'est l'émeute. Le régime est contraint d'évoluer. La démocratie est instituée et le suffrage universel instauré, du moins pour les hommes. Des couvents sont fermés. Töpffer qui pourtant n'hésite jamais à brocarder moines et curés catholiques, écrit en humaniste : « Ces retentissantes brutalités qu'a gratuitement prodiguées au couvent d'Argovie le radicalisme genevois nous ont semblé non pas seulement déplacées, stupides, nauséabondes, mais pénibles et parfaitement propres à détacher de nous de bons amis ». Il ne supporte pas le nouvel état d'esprit et démissionne du Parlement cette année-là. L'année suivante, en 1842, il fonde avec ses amis le « Courrier de Genève », organe de presse dans lequel il joue un rôle central en écrivant beaucoup d'articles. Il s'agit de lutter contre les révolutionnaires en les ridiculisant. Mais la publication vivra peu de temps (disparition en mars 1843).

Le 3 octobre 1846, les sociaux-démocrates veulent terminer ce qu'ils ont commencé. Le faubourg de Genève se révolte, envahit le Parlement, obtient une nouvelle constitution. L'homme fort des temps nouveaux est James Fazy qui a fait ses études en France. Il est intelligent, ambitieux, audacieux. Il va moderniser Genève : les fortifications anciennes, devenues inutiles, sont détruites ; des artères sont percées ; le commerce est encouragé. Les très conservateurs professeurs de l'académie de Genève sont contraints à la démission : ceux que nous avons cités mais aussi Pyrame de Candolle [SIGRIST, 2004]. James Fazy laissera un souvenir mitigé en dépit de ses actions bénéfiques. D'ailleurs, il finira par être chassé lui-même en 1864 après des erreurs de gestion, une auto-nomination dans une charge académique et un don national qu'il se fera attribuer. Il se réfugiera en France, terre d'accueil comme il se doit.

Töpffer ne verra pas tous ces événements qu'il n'eût pas manqué de brocarder. En effet, à partir de 1841, date de son voyage à Venise, il se sent malade. Il tarde à voir un médecin. Il devrait pourtant car il détecte une grosseur qui augmente

progressivement sur son côté gauche. Mais il continue à travailler car il veut finir plusieurs publications et il sent que ses jours sont comptés. Ses douleurs sont un peu anesthésiées par les succès d'édition qu'il obtient alors. En revanche la pension Töpffer périclité légèrement car il délègue beaucoup et sans doute trop à ses professeurs. Il consulte enfin. On lui diagnostique une hypertrophie de la rate à moins que cela soit du foie. Ses forces l'abandonnent progressivement. Il meurt le 8 juin 1846. Il avait 47 ans.

2. Apports à l'art de peindre et de dessiner

Pour publier ses histoires illustrées Töpffer développe l'autographie. Tout le monde connaît la lithographie qui oblige à dessiner à l'envers sur une pierre de calcaire très fin. L'autographie consiste à réaliser un dessin à la plume, avec une encre adaptée, sur une feuille de papier qui a été enduite en face supérieure d'une couche de colle d'amidon. La feuille est ensuite plaquée, par cette face supérieure, sur la pierre. L'encre est ainsi transférée. On travaille donc à l'endroit puisque la pierre reçoit le dessin à l'envers. Ceci facilite l'écriture des textes. Le procédé permet d'obtenir jusqu'à 500 exemplaires. Antérieurement, la méthode était employée pour reproduire des factures ou des pièces comptables. Töpffer montre qu'elle est aussi utilisable pour des dessins extrêmement fins comme les siens s'ils sont tracés avec une plume adéquate. Pour le prouver, il édite un opuscule qui comprend 12 paysages autographiés et autant de « drôleries » obtenues par le même procédé. C'est une constante chez Töpffer : partager les expériences techniques ou artistiques qu'il fait.

Devenu professeur à l'académie de Genève, en 1832 et élu au Conseil représentatif du parlement de Genève, en 1834, Töpffer se sent investi d'une sorte de mission : inciter les artistes locaux à peindre et à faire connaître les paysages de leur pays [de HERDT, 1996]. C'est qu'il y a urgence. Dans le domaine de la description picturale des Alpes, trois noms émergent alors, tous étrangers à la Suisse [REICHLER, 2013] : les Anglais William Brockedon (1787-1854) et William Henry Bartlett (1809-1854), en troisième lieu le Français Jules-Louis-Frédéric Villeneuve (1796-1842). Pour Töpffer, il ne s'agit plus seulement de représenter d'aimables scènes champêtres plus ou moins conventionnelles et inventées telles que vaches et bergères mais aussi de peindre sur place et en altitude les « déserts radieux, les cimes majestueuses, les gouffres effroyables, les sonores solitudes, les plateaux embaumés où éclate la gentiane... ». Pour une fois notre auteur se laisse emporter par un lyrisme que d'habitude il combat. Il fait connaître ses idées dans des articles de presse comme l'indique une exposition tenue à Genève en 1996 [HERDT (de), 1996].

Deux artistes principaux suivront la voie ainsi tracée. D'abord François Diday (1802-1877) qui prendra la tête de ce qui fut appelé à Genève « *École de la peinture alpestre* ». Il avait d'abord suivi des cours chez le père de Rodolphe. Et d'autre part Alexandre Calame (1810-1864) qui fut l'élève du premier. Son « Mont Rose » aurait été inspiré par des dessins de Töpffer avec lequel il devint ami. Son orage à la Handeck est récompensé à Paris. Il ressemble furieusement au tableau similaire de Diday. À Paris, dans son atelier, Calame aura pour élève le Montpelliérain Eugène Castelnau (qui avait fait ses études secondaires en Suisse).

Ces œuvres ne nous touchent plus guère car d'un style trop vu. Mais il faut bien réaliser qu'à l'époque, elles représentent une voie d'expression nouvelle.

Töpffer veut partager aussi son approche du dessin et de la peinture. Pour cela, il publie divers opuscules à partir de 1830. Puis il stocke des textes qui seront réunis et édités pour la première fois en 1848, c'est-à-dire après sa mort sous le titre : « *Menus Propos d'un peintre genevois* ». Il y explique l'art de peindre. Il traite du sens du beau,

des objectifs (copie vs création), des procédés (trait, couleur, relief), des outils (encre, pinceaux, papier). Il écrit en particulier de superbes pages sur l'encre de Chine. Elles sont souvent citées par ses biographes. Certaines idées paraissent maintenant discutables. Par exemple, il ne conçoit ni ne prévoit l'impressionnisme, c'est-à-dire une peinture ou la couleur l'emporte sur le trait des contours. Il donne cependant des analyses très pertinentes et fines sur toutes sortes de points techniques ou artistiques. Cela pourrait être sérieux et ennuyeux. Mais Töpffer est plein de verve, d'humour. Il apostrophe le lecteur, convoque pour ses démonstrations Rembrandt, Teniers, Ruysdael, Claude le Lorrain et bien d'autres. De digression en digression, il donne son opinion sur les femmes, l'empereur de Russie, les Chinois, l'esclavage, la cuisine, etc. Au passage, il massacre Victor Hugo. Il ne s'épargne pas non plus et, pour alléger le propos, il n'hésite pas à donner des titres amusants à ses chapitres, par exemple : « *Comment l'auteur se mêle de ce qui ne le regarde pas* » puis, dans le chapitre suivant, « *Où l'auteur retrouve sa route* ». Pour lui, les artistes possèdent un sixième sens, la bosse non pas des maths mais bosse du beau. Il écrit : « *L'artiste voit, il sent, il veut exprimer ce qu'il sent* » et non pas imiter servilement. Mais il reconnaît la difficulté de définir la beauté. Il indique « *L'homme ne lèvera pas le voile derrière lequel rayonne le principe générateur du beau. Du reste nous ne saurions nous en affliger ; car, s'il est des choses où le mystère vaut mieux pour l'homme que la connaissance, ce doivent être celles où la poursuite est plus féconde pour lui que la possession* ». En écrivant cet ouvrage remarquable sur un art que l'état de ses yeux l'empêchait largement de pratiquer, il prend sa revanche sur l'adversité et exprime, autrement que par le pinceau, la puissance de sa vision artistique. Des critiques diront que c'est le meilleur ouvrage jamais paru sur l'art de peindre.

3. Nouvelles et romans

Töpffer est de son temps. Il a lu Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Il est influencé, même s'il s'en défend. Peu âgé, il se plaît à décrire les élans de la jeunesse, les premiers émois amoureux en particulier. C'est enlevé et drôle ; il écrit par exemple : « *Avant d'avoir encore échangé un mot avec cette jeune fille, je me propose de l'épouser* ». Mais à la fin des récits, l'emportent toujours la raison et l'honneur, parfois même l'esprit de sacrifice. La soumission à la volonté paternelle est une constante.

Il rédige d'abord trois nouvelles qu'il regroupe en les imbriquant pour en faire, en 1837, un récit plus important. C'est « *La bibliothèque de mon oncle* », partiellement autobiographique. Il y relate sa jeunesse et ses premiers amours. Présentons le début pour donner le ton. Un jeune homme est consigné deux jours dans sa chambre pour avoir fait une énorme trace d'encre sur une page du livre de son précepteur, avec l'aide d'un hanneton il est vrai. Poursuivant un rat, il réussit à s'introduire dans la pièce voisine, la bibliothèque de son oncle. Il ouvre le premier livre qui traîne et le dévore. C'est l'histoire d'Héloïse et Abélard. Malheureusement, le rat l'avait dévoré avant lui, s'attaquant évidemment aux pages les plus croustillantes. Pas de chance, d'autant plus que dans son Télémaque, le précepteur avait déjà caviardé les pages relatives à la belle Calypso. Mais, une jeune fille inconnue entre dans l'immeuble où le jeune homme est en train de lire. Elle se rend, avec son vieux père, dans l'atelier d'un peintre qui habite au-dessus dans le bâtiment. Le jeune homme attend le moment propice et ouvre la porte de l'appartement, où il se cache, quand elle passe. Il réussit à embrasser seulement le chien plus porté que sa maîtresse aux effusions spontanées. Ainsi va le récit, gai et sans temps morts. Mais il n'est pas limité

à des choses futiles. C'est l'occasion, par exemple, de poser la question : quel orgueil pousse un vieil homme à vouloir laisser à ses héritiers un portrait de lui quelque peu arrangé ?

Le succès de la nouvelle est immédiat. Les 400 exemplaires sont vite épuisés. Il faut un nouveau tirage. La « bibliothèque de mon oncle » va devenir un classique comme le montrent les multiples éditions.

D'autres nouvelles suivent. L'ensemble sera regroupé, après la mort de l'auteur, sous le titre général « *Nouvelles Genevoises* ». Détenteurs d'une production de Töpffer assez riche, les éditeurs, qui à l'époque s'arrogeaient tous les droits et pas seulement les leurs, feront varier le contenu de ces nouvelles si bien que, suivant les éditions, elles contiennent ou non tel ou tel récit.

« *Le Presbytère* » est le premier grand roman de Töpffer. Il est publié par morceaux qui seront rassemblés sous forme définitive en 1839. Le thème est le suivant : Charles et Louise se connaissent depuis l'enfance et ils s'aiment. Charles est orphelin. Il a été élevé par un pasteur Monsieur Prévère. Louise vit seule avec son père Monsieur Reybaz qui chante le dimanche à l'office du temple. Ce dernier rêve pour sa fille d'un parti plus important que cet enfant pauvre, même s'il est aimable, sérieux et travailleur. Et ce parti se présente : c'est Ernest, fils de Madame de la Cour. Jusque-là, sa vie a été dissolue, mais il est riche, amoureux fou de Louise et sa mère ne supporte pas de le voir malheureux. Reybaz hésite. C'est alors qu'intervient Champin, un concierge de Genève. Cet homme sans scrupules indique à Madame de la Cour et à Reybaz, qu'il possède des documents pour empêcher tout mariage entre Louise et Charles. Pour les communiquer, il veut juste une toute petite récompense qui lui permettra d'acheter une maison au cœur de Genève. Ouverts, les documents prouvent que Charles, bébé, a été abandonné à la porte du temple par des bohémiens. Le premier chapitre est rédigé comme si Charles l'écrivait. C'est touchant et plein de délicatesse. Nous voyons naître l'amour entre les deux jeunes gens :

« Nous arrivâmes ainsi près d'un ruisseau assez rempli d'eau pour rendre le passage difficile, à pieds secs du moins. Aussitôt je proposai à Louise de la porter sur l'autre rive : je l'avais fait cent fois. Elle refusa et tandis que, surpris, je la regardais, une vive rougeur se répandit sur son visage, en même temps que mille impressions confuses me faisaient rougir moi-même. C'était comme une honte jusqu'alors inconnue, qui nous porta ensemble à baisser les yeux. ».

Sainte-Beuve et l'écrivain savoyard Xavier de Maistre (1763-1852) font connaître Töpffer jusque dans la revue des Deux Mondes. Maistre écrit à des amis : « *C'est un livre excellent et du plus grand intérêt; on y trouve des caractères qui se font aimer et admirer; c'est une troisième Héloïse qui vaut mieux à mon avis que celle de Rousseau* ». Ce n'est pas un mince compliment.

« *Rosa et Gertrude* » est le second et important roman de Töpffer. Il parut par épisode dans le journal « *l'Illustration* » en 1844. L'auteur est alors malade. En tant que livre, il sera publié après la mort de Rodolphe. Examinons la trame. Deux jeunes personnes, installées dans un hôtel de Genève, sont importunées dans la rue par un jeune homme qu'elles semblent déjà connaître. Un pasteur, qui passait par là, intervient et finalement les prend sous sa protection. Mais la situation est étrange : elles attendent le mari de l'une d'elles. Il a disparu ! Bientôt elles n'ont plus d'argent pour payer leur hôtel. Elles se défont de leurs bijoux et de leurs atours qui sont ostentatoires. Le pasteur propose d'écrire à leurs familles. Effrayées, elles refusent. Qui sont-elles ? Des femmes de mauvaise vie ? Des demoiselles abusées par des séducteurs ? D'honnêtes filles entraînées dans une aventure qui les dépasse ? Le suspens dure tout le roman qui est fort bien construit. À l'époque la critique est réservée, pour ne pas dire choquée. C'est

que la confrontation entre un ministre du culte et les bas-fonds de Genève a un côté sulfureux. Par exemple, Töpffer fait dire au bon pasteur qui se rend chez une prostituée pour lui soutirer des informations : « *La chambre offrait les particularités d'un ameublement tout entier et exclusivement combiné en vue des abjectes nécessités d'une profession honteuse* ». Pourtant Töpffer donne une belle leçon : l'honnêteté, la simplicité, une conduite conforme aux préceptes religieux triomphent des plans les plus machiavéliques ourdis par de mauvaises gens.

Rodolphe a écrit au moins huit pièces de théâtre qu'il joue avec ses élèves pour les former. Il considère que ce sont des « bouffonneries » destinées à réjouir ses amis mais sans valeur littéraire si bien qu'elles n'ont pas à être diffusées. Elles sont donc difficiles à trouver. Dans « les Grimpons » (du verbe grimper ?), il met en scène une famille bourgeoise dont le père veut oublier qu'il a été ouvrier horloger afin de mieux marier sa fille. Du coup, quand il reçoit, il retire de son salon les pendules qui portent sa signature. Rodolphe se souvient sans doute de son enfance qu'il relate ainsi avec humour.

4. Bandes dessinées

Töpffer illustre différentes publications de croquis présentant les lieux où les gens. Puis il a l'idée de réduire à peu de chose le texte et d'augmenter les dessins. Il appelle cela « histoires en estampes », mais nous avons pris l'habitude de dire « bandes dessinées ». La question se pose pour les spécialistes : Rodolphe Töpffer est-il l'inventeur de la bande dessinée ? En réalité il n'a pas découvert le procédé car les hommes préhistoriques, sur les murs des cavernes, dessinaient déjà les scènes qu'ils avaient vécues. Plus près de nous, la tapisserie de Bayeux est une superbe bande dessinée du XI^e siècle ! Et il y a d'autres exemples.

Mais, si Töpffer n'a pas inventé les procédés de la bande dessinée, il a donné à cette dernière sa forme moderne c'est-à-dire sa structure en dessins très nombreux, volontiers humoristiques, organisés en une histoire complète et réunis en albums. Il en créera sept en tout (entre parenthèses les dates de création avant publication) :

- 1833 (1831) Histoire de Monsieur Jabot
- 1837 (1827) Monsieur Crépin
- 1837 (1827) Les amours de Monsieur Vieux-Bois
- 1840 (1829) Docteur Festus
- 1840 (1831) Monsieur Pencil
- 1845 Histoire d'Albert
- 1845 (1829) Histoire de Monsieur Cryptogame.

On ne sait pas s'il faut ajouter ici un huitième album, intitulé « Monsieur Tritrac », inachevé par Töpffer vers 1830, et édité bien après sa mort en 1937, puis 1988. Töpffer l'aurait-il signé ? Cela n'est pas sûr ! Examinons rapidement quelques-uns des albums publiés par l'auteur de son vivant pour comprendre leurs ressorts comiques.

Monsieur Crépin cherche le précepteur adéquat pour l'éducation de ses enfants mais est confronté à la diversité des méthodes pédagogiques à la mode, toutes aussi néfastes les unes que les autres. C'est constant chez Töpffer, comme chez beaucoup d'humoristes modernes : on raille l'actualité ! Il paraît que l'on veut faire apprendre les mathématiques dans Télémaque ?! Cela renvoie aux pensions concurrentes de celle de Töpffer.

Monsieur VieuxBois, dont le nom indique bien qu'il n'est plus de la première jeunesse, tombe immédiatement amoureux de toute femme qu'il rencontre, jeune ou

vieille, belle ou laide, qu'elle soit seule ou bien accompagnée d'un mari. Illico, il met un genou à terre et déclare sa flamme. Bien sûr, cela se termine mal. De chagrin, il se tue dix fois, se rate et recommence. Le comique vient de la répétition de situations semblables. C'est peut-être dans cette histoire que Töpffer se montre le plus créatif : verve déjantée et dessins malins sont au rendez-vous.

Le docteur Festus est un savant qui traverse la vie en restant perdu dans ses pensées. À l'époque de Töpffer, on est porté sur l'astronomie. Entre 1690 et 1787 se déroule ce qu'on pourrait appeler la bataille d'Uranus. On découvre ce corps céleste, on en fait successivement une étoile, puis une comète, enfin une planète que les anciens n'avait pas vue. C'est l'occasion de se moquer des académiciens et sociétés scientifiques. Les discussions sans fin sont brocardées. Nous sommes en 1840. Comme l'album a du succès, Töpffer se lance à lui-même un défi : transformer cette aventure dessinée en un livre de 160 pages, les planches de l'album devant alors servir d'illustration au texte nouveau. L'exercice de traduction, d'une langue dans une autre, dit l'auteur, est réalisé en moins d'un an. Töpffer fait dire à son savant qui a une décision rapide à prendre : « *Plusieurs solutions alternatives, également possibles, se présentent à l'esprit du docteur, qui résolu d'attendre les données que lui fourniraient les faits* ».

Monsieur Cryptogame, est la dernière histoire en estampes de Töpffer. Le héros s'intéresse principalement aux papillons. Mais il papillonne. Il a une maîtresse, Elvire. Il se demande « *s'il est bien propre à faire son bonheur et, secondairement, si Elvire est bien propre à faire le sien* ». Il cherche à la fuir. Ce n'est pas facile car elle a du tempérament et court vite. Elle finira ses jours dans une explosion de rage. Littéralement, elle éclate quand elle apprend qu'il s'est marié avec une belle et grosse provençale.

Un des amis de Töpffer adresse un album autographié à Sainte-Beuve qui est séduit, encourage l'auteur et le fait connaître. Mais, la diffusion principale va être faite par Jacques-Julien Dubochet (1798 – 1868), Suisse d'origine, cousin de Töpffer, installé à Paris comme éditeur. Avec trois autres personnes, celui-là fonde le journal « *l'Illustration* » dont le premier numéro sort en mars 1843. Comme son nom l'indique, ce support offre une grande place à l'image et au dessin. Monsieur Cryptogame y est publié, feuille par feuille, en 1845. Un très large public est touché.

Hélas, pour assurer l'édition en un grand nombre d'exemplaires, les dessins doivent être repris par xylographie. Or Töpffer n'a plus ni la santé ni le temps pour réaliser la conversion. On se tourne vers Cham (1818-1879), illustrateur qui a publié, en 1839, des albums dans le style inventé par Töpffer. On ne sait pas si Rodolphe apprécie qu'on s'adresse à son principal imitateur ! Mais il n'a pas le choix car Cham est justement dessinateur chez Dubochet. Pour le journal « *l'Illustration* », il doit faire vite. Il a repris directement ce qu'il voyait si bien que les images ont été retournées. En outre et peut-être sur ordre de l'éditeur, il a donné de l'épaisseur aux personnages alors que Töpffer s'en tenait aux traits des contours. Les vestons ou les chapeaux deviennent des aplats noirs ou gris. On pourrait comparer sur quelques dessins, l'édition originale par autographie et l'édition par xylographie. La qualité initiale n'est pas conservée. On s'en aperçoit concernant les visages qui ont été copiés trop vite. D'un trait économe, Töpffer savait croquer la joie, la surprise et, ici, le dépit d'un vieil homme contraint à jouer à colin-maillard. Tout cela est largement gommé dans la reproduction.

Les transformations de ce type touchent les dessins de Töpffer réalisés pour d'autres albums, ou pour des ouvrages, dès lors que l'édition se fait à fort tirage. Donc les livres trouvés chez les bouquinistes sont illustrés, non pas par Töpffer, mais d'après

Töpffer ! Cependant, la BNF et quelques collectionneurs disposent d'éditions originales.

Dans le journal « *l'Illustration* », le succès est immédiat. Cela stimule la diffusion des productions antérieures de notre auteur. À l'époque le genre « bande dessinée » est totalement nouveau. Il séduit. Bientôt il y a des éditions pirates, aussi nombreuses que celles venues de Genève et autorisées. Elles sont facilitées par le fait que Töpffer, pour préserver sa réputation de directeur d'établissement, n'a pas signé ses albums, au moins dans les débuts.

Prenons l'exemple de Monsieur Vieux-Bois, récemment étudié par un universitaire [Benoit CLAUDE, 2015]. L'édition originale paraît à Genève en 1837. Deux ans après, une édition pirate sort à Paris, Töpffer réagit immédiatement en produisant une version augmentée qu'il fournit à un deuxième éditeur de Genève. Mais, l'éditeur parisien a d'avantage de relais et de correspondants. C'est à partir de la copie qu'il a faite qu'apparaîtront ensuite les éditions piratées de Londres et de New York. Cet éditeur parisien indelicat est Aubert, situé passage Véro Dodat. Il reproduit aussi, sans la moindre autorisation, Monsieur Jabot et Monsieur Crépin. Il a même le toupet de créer une collection de drôleries qu'il intitule les « Jabots » (titre de Töpffer) et à laquelle collaborent différents artistes de l'époque. Rodolphe est furieux mais ne perd pas son sens de l'humour. Sans citer nommément Aubert, il indique « *Contrefaçon bâtarde entreprise par des forbans Dodat, Véro, Véreux ou autres* ». Au contraire en Allemagne, les éditions sont légales.

Non seulement Töpffer lance l'engouement pour les bandes dessinées mais il définit les règles cardinales pour l'édition de ce type de publication. Jusqu'en 1880 au moins, ses successeurs travailleront comme il le faisait lui-même, c'est-à-dire :

- Format à l'italienne des albums,
- Cases séparées par des traits et contenant les images,
- Dessins limités aux contours essentiels, Töpffer y tient beaucoup,
- Légendes placées sous les images (pas encore utilisation de bulles), avec souvent une distance risible entre texte et commentaire,
- Titres faisant référence à des noms de personnages imaginaires.

Töpffer ne se contente pas de réaliser des B.D. Il les théorise en publiant un ouvrage dans lequel il cherche et explique comment on peut dessiner des têtes qui révèlent le parfait imbécile, où la brute épaisse [1845]. C'est l'époque où les savants croient pouvoir faire de la « physionomie » ou comme dit alors, de la « physiognomonie ». Le dernier avatar de la méthode est la « craniologie » de sinistre mémoire. Mais Töpffer n'est pas dupe. Il écrit aussi, dans ce même ouvrage, qu'il ne faut pas se fier aux apparences !

Dès l'apparition des premiers albums de Töpffer et pendant un demi-siècle, une foule de dessinateurs vont fabriquer des bandes dessinées selon les mêmes canons. L'époque se prête à ce genre de publication qui accompagne alors le développement de la presse écrite. Dans le groupe des continuateurs, et parfois imitateurs, on trouve des artistes travaillant en France, Belgique, Angleterre, Suède, Suisse, Allemagne, Autriche, Portugal, Espagne et Pays-Bas. Il serait fastidieux de lister ici tous ceux que Töpffer a influencés au moins dans les débuts de leur carrière. Signalons seulement les noms les plus célèbres :

Georges Colomb (1855-1945), dit Christophe. Son œuvre est connue de tous : « *Le sapeur camembert* », « *La famille Fenouillard* » et « *Le savant Cosinus* ». Les emprunts de Christophe à Töpffer sont des hommages qui tournent souvent au plagiat.

Cham (1818-1879). On a vu qu'il avait xylographié les albums de son aîné. Il publie en particulier des albums aux titres töpffériens : « *Monsieur Lamélasse* » (1830) et « *Histoire de Monsieur Lajaunisse* » (1839).

Et il faudrait encore citer Gustave Doré, Nadar, et même Alfred Jarry qui fit une pièce de théâtre à partir de Monsieur VieuxBois et illustra le livret correspondant de dessins de Töpffer.

Il n'est pas un ouvrage moderne traitant de la B.D. qui ne signale le rôle éminent joué par Töpffer dans l'histoire de ce média. En 2012, une collection complète et originale des sept histoires en estampes a été vendue autour de 17 000 euros par Sotheby's. Ces documents sont devenus rares puisque Töpffer, on l'a vu, produisait peu d'exemplaires autographiés. Les illustrations présentées dans cette conférence, quand elles sont originales, sont extraites des collections de la BNF.

5. Voyages en zigzag

Lorsqu'il était agent de la pension Heyer, Töpffer avait eu à conduire les élèves en excursion. Il va reprendre l'idée pour sa propre pension et la développer à partir de 1825. Amener les jeunes gens en montagne lui semble très formateur de plusieurs points de vue. Il s'agit pour eux d'accepter l'effort, la vie en commun et aussi le dévouement pour autrui quand un camarade a besoin d'aide, par exemple pour porter un sac devenu trop lourd. Madame Töpffer était souvent du voyage ou plutôt de la *caravane* comme dit Töpffer. Les excursions se font avec les moyens de l'époque et principalement à pied. Elles peuvent durer jusqu'à 30 jours. Aujourd'hui, il serait strictement impossible d'emmener en montagne 20 ou 25 jeunes-gens avec un ou deux accompagnateurs seulement et impossible aussi de les perdre de vue comme le faisait Töpffer qui envoyait un ou deux gamins en avant-garde pour réserver leur passage à l'auberge ! Mais il n'est jamais rien arrivé de fâcheux.

Töpffer prend des notes qu'il utilise pour rédiger des comptes rendus d'excursion. Il les illustre et adopte un style humoristique. Il multiplie ses textes par autographie et les distribue. Les retours sont très favorables. Il se décide donc à passer à l'édition en grand nombre. En 1832 paraît le premier voyage sous le titre : « *Excursion dans les Alpes* ». L'année suivante sort « *Voyage à la grande Chartreuse* » et « *Voyage à Milan* ». En 1844, ces textes sont réunis sous le titre « *Voyages en zigzag d'un pensionnat en vacances* » et publiés. Après sa mort, en 1854, les autres comptes rendus de voyages seront rassemblés et édités sous le titre « *Nouveaux voyages en zigzag* ».

Pour enrichir un peu ces deux ouvrages, les éditeurs leur ont ajouté des illustrations en pleine page. Rares sont celles qui reprennent réellement des croquis originaux de Töpffer. Parmi ces illustrateurs en quelque sorte de seconde main, mais célèbres en leur temps et susceptibles d'attirer des lecteurs, il faut citer en particulier :

- Alexandre Calame, excellent peintre - nous l'avons vu - et par ailleurs ami de Töpffer.
- Karl Girardet (1813 Neuchâtel -1871, Paris). Son neveu, Eugène Girardet sera un peintre orientaliste célèbre. Au cours de sa vie, Karl aura illustré aussi la Nouvelle Héloïse, les fables de la Fontaine, un ouvrage de Louis Figuier, etc.

La vie de Töpffer correspond à une période où les Européens découvrent les Alpes. Cela commence avec les écrivains, qui faute de routes, explorent les vallées. D'abord Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) dont la Nouvelle Héloïse (1761) prend pour cadre final le château de Chillon à l'extrémité du Léman. Ensuite Goethe qui

voyage dans les Alpes et le raconte (1775, 1779 et 1797). Et bien sûr Lamartine (1790-1869) viendra au lac du Bourget (1820). En même temps entrent en scène les alpinistes. Balmat et Picard gravissent le Mont-Blanc pour la première fois le 8 août 1786. Suivent les naturalistes qui viennent là pour scruter la montagne. Elle est scientifiquement une des dernières frontières. Le plus emblématique d'entre eux, Horace-Bénédict de Saussure, parcourt tout le massif et grimpe sur le Mont-Blanc un an après la première ascension. Ultérieurement il publie ses quatre volumes des « *Voyages dans les Alpes* » qui ont un grand succès, y compris auprès de Töpffer. Ils mélangent considérations scientifiques, récits de voyages et anecdotes. Enfin, intervient l'épopée napoléonienne. Le canton de Genève devient français, nous l'avons dit. L'empereur veut des routes pour faciliter la traversée du massif alpin. Il les fait tracer. C'est dans ce contexte que William Brockedon, dont le nom a été mentionné plus haut, peut accéder aux cols alpins, les dessiner et publier son ouvrage « *Passes of the Alps* ».

Bref, les Alpes sont à la mode. L'époque veut de l'émotion. Comme le dit Claude Reichler dans un ouvrage dédié à Saussure [2000], on organise une gradation dans la perception : on part de l'aimable pour passer au grand et au beau, au sauvage, au majestueux, au terrible, au sublime. Et le sublime ne va pas sans une dose d'effroi face aux immenses séracs, voire d'horreur au-dessus des précipices.

Töpffer ne supporte pas ces exagérations. Il décrit au contraire une alpe riante, sympathique, paisible. Par goût plus que par calcul, il va donc occuper avec ses « *Voyages en zigzag* » un créneau humoristique et serein qui n'a pas encore été investi. Le succès est considérable. Pour Sainte-Beuve, ces récits sont les grands chefs d'œuvre de Töpffer.

Donnons quelques extraits, sachant que, dans chaque page des textes il y a matière à sourire.

- L'aubergiste présente sa note à M. Töpffer. Elle est conforme au prix fixé, mais le bonhomme ajoute :

« *Voilà ; vous voyez que je vous traite en amis ; ainsi, si vous avez été contents, vous ajouterez ce que vous trouverez juste. Quel diable de raisonnement [dit Töpffer !] C'est comme si on disait : tant pour le prix raisonnable, tant en sus pour l'amitié. D'où il suivrait qu'à Ivry [à côté de Turin] rien ne serait plus profitable qu'une légère inimitié avec l'hôte* ».

- La troupe s'arrête pour demander sa route.

« *Laquelle, Monsieur, faut-il prendre ? – C'est à savoir. L'une est plus longue, mais l'autre est aussi courte. Quand je vais à Coire [vallée du Rhin], moi, je prends celle d'en bas. Je prends aussi celle d'en haut. Vous ferez bien de vous y tenir ; elle est mieux tracée, et l'autre aussi* ». Et Töpffer ajoute : « *C'est tout ce que nous pouvons tirer de cet irrésolu* ».

- Rencontre avec un fonctionnaire des douanes.

« *Ce personnage monte sur le pont, flaire les passagers, sonde les regards, se fait livrer les passeports, et malheur à qui ne serait pas 10 fois en règle ! Il se verrait à la merci de ce misérable, un de ces hommes dont l'administration décore la boutonnière, afin qu'il ne soit pas jeté à l'eau par le premier gentleman venu* ».

- À propos des catholiques et des protestants. Poschiavo, à l'extrême sud-est de la Suisse, est un bourg « mixte ». Töpffer veut savoir si les deux cultes y vivent bien ensemble. On lui répond :

« *C'est selon, vous m'entendez bien. Quand on excite les chèvres, elles se cornent. Que les bergers le veuillent, les troupeaux se mêleront et chacun en aura plus d'herbe* »

Et comme le bonhomme a peur d'en dire plus, il ajoute : « *Excusez, je m'arrête ici pour boire une chopine* ».

- À propos des guides de Chamonix : « *Ils bornent leur service à marcher devant vous, vous laissant à vous-même le soin de franchir un mauvais pas, de porter votre manteau, votre parapluie et de vous rendre mille petits services à volonté* ».

Conclusion

Töpffer n'est pas un personnage banal. Il fut donc à la fois professeur, journaliste, dessinateur, graveur, auteur de romans, de pièces de théâtre, de nouvelles et de bandes dessinées.

Il a vécu une époque de transition. Par son œuvre il en est un magnifique témoin. Comme la quasi-totalité des personnages de cette conférence, il est né au XVIII^e siècle et est mort au milieu du XIX^e.

Par ses nouvelles et ses romans, par son engagement politique, Töpffer est de l'ancien régime en Suisse où la révolution fut plus tardive qu'en France.

Mais, par ses méthodes pédagogiques, il est résolument moderne. Ferdinand Buisson le cite dans son *Dictionnaire de pédagogie et d'Instruction primaire* [HOIBIAN, 2003]. Sur le site web du Club Alpin Français, à la page relatant l'histoire de l'institution, on lit : *La volonté des Fondateurs du Club Alpin d'avoir un projet éducatif construit conduira à la formation des « Caravanes scolaires » sur les modèles existants en Suisse et en Allemagne et évoqués dans les écrits de Rodolphe Töpffer, ses fameux « Voyages en zigzag »*. Les caravanes fonctionneront entre 1875 et 1940.

Enfin, l'analyse de l'art proposée par Töpffer est remarquable. Il a compris, avant ses contemporains, que les peintres devaient s'éloigner de la simple représentation du réel. Cette imitation est à laisser, disait-il, à la machine de Monsieur Daguerre. En plus, il a donné des impulsions à un courant nouveau en peinture et lancé la bande dessinée.

Et tout cela avec le sourire, et jusqu'au bout de sa vie, en dépit de ses problèmes de santé.

Merci Monsieur Töpffer.

BIBLIOGRAPHIE

AUBERT A., 1858. Préface de l'ouvrage « Menus propos » d'un peintre Genevois. Aris, Librairie Hachette, 21p (ouvrage de 406 pages).

BLONDEL A., coll. MIRABAUD P., 1886. Rodolphe Töpffer, l'écrivain, l'artiste et l'homme. Paris, librairie Hachette et Cie, 416 p. En ligne sur Gallica-BNF

CLAUDE B., 2015. Circulation transnationale des Amours de Mr VieuxBois de Rodolphe Töpffer. Université de Louvain, GRIT, en ligne : http://grit.fltr.ucl.ac.be/IMG/pdf/CDG_3_Glaude.pdf

DROIN J., 2004. TOPFFER R. : Correspondance complète. DROZ, 510 p.

FILLIOT C., 2011. La bande dessinée au siècle de Töpffer. Thèse, Université Toulouse Le Mirail, 486 p.

- HERDT (de) Anne, 1996.** Les Alpes dessinées par les romantiques genevois ou la réponse aux appels de Rodolphe Töpffer. Cabinet des dessins du Musée d'art et d'histoire, Genève, 30 p.
- HOIBIAN O, 2003.** Les voyages en zigzag de Rodolphe Töpffer, in : *Le voyage initiatique, découvertes, rencontres, expériences en montagne (XVII^e-XX^e siècles)*. Voir : <https://babel.revues.org/1311>
- La RIVE (de), 1841.** Préface de l'ouvrage « Rosa et Gertrude », pp. 53-59, (ouvrage de 304 pages publié par la Bibliothèque Numérique Romande).
- REICHLER Cl. 2000.** *L'esthétique du paysage dans les Voyages dans les alpes*, in : H-B. de Saussure (1740-1799), *Un regard sur la terre*, Bibliothèque d'Histoire des Sciences, 540 p, pp 303-314.
- REICHLER Cl., 2013.** Les Alpes et leurs imagiers. Coll. Art et Culture, Presse Polytechniques Universitaires Romandes, 140 p.
- RELAVE (Abbé Pierre-Marie), 1899.** Rodolphe Töpffer, biographie et extraits. Lyon, Librairie générale catholique et classique. 420 p. En ligne sur gallica-BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65378858/f1.image.r=topffer.JangFR>
- SAINTE-BEUVE, 1846.** Préface de l'ouvrage « Rosa et Gertrude », pp. 6-52 (ouvrage de 304 pages publié par la Bibliothèque Numérique Romande)
- SIGRIST R., 2004.** L'essor de la science moderne à Genève, coll. Le Savoir Suisse, Presse Polytechniques Universitaires Romandes, 144 p.
- TÖPFFER R., 1832, rééd. 1839, 1845, 1846...** *Le Presbytère*, J-J. Dubochet et Cie, éditeurs Paris, 489 p. Version en ligne BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5624896w>
- TÖPFFER R., 1845,** *Essai de physiognomonie*. Première version autographiée ; BNF Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8529034f/f1.item>
- TÖPFFER R., 1847.** *Rosa et Gertrude*. Version en ligne de l'Association Les Bourlapapey, Bibliothèque numérique romande, <http://www.ebooks-bnr.com/> (2013), 302 p.
- TÖPFFER R., 1844.** *Premiers voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes*. Paris, Garnier frères, libraires éditeurs, 380 p. Version en ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k39265w/f1.image>
- TÖPFFER R., 1854 et après,** Nouveaux voyages en zigzag. Nombreuses éditions